

---

# JOURNAL DE TUTORAT

FRANCE  
CAMUS-PICHON

— *Petit préambule* – Lorsque Marie-Françoise Cachin, alors responsable du DESS de Traduction Littéraire Professionnelle de Paris VII, m’a proposé de rejoindre l’équipe des tuteurs de la promotion 2002-2003, j’ai été heureuse de la confiance qu’elle me témoignait, mais passablement effrayée par l’ampleur de la tâche. C’est le souvenir des séances de tutorat dont, étudiante du DESS, j’ai moi-même bénéficié en 1995-1996 sous la houlette de Jacqueline Lahana, qui a eu raison de mes hésitations. Je n’ai pas oublié la générosité dont Jacqueline a fait preuve, partageant son bureau et son savoir-faire avec le binôme que nous formions, mon amie Edithe et moi : comment ne pas tenter de transmettre à mon tour ce que j’ai reçu ? Voilà déjà six ans que je suis passée « de l’autre côté de la barrière », six années sur lesquelles chaque binôme a si bien imprimé sa marque que je n’ai jamais eu l’impression de m’ennuyer. Que ces six binômes soient ici remerciés. Ce journal de tutorat leur est dédié.

— Octobre 2008

– Je vois toujours arriver avec la même curiosité le premier courriel ou coup de fil des étudiants qui m’ont été confiés. Qui sont-ils ? Quel sera leur parcours ? En l’occurrence, il s’agit de deux étudiantes qui étaient en première année de master l’an passé. Noémie habite Paris et Béatrice le Val d’Oise, d’où un temps de trajet presque aussi important pour elle que pour moi qui vis à Orléans. À cause de cet éloignement relatif, j’assure les séances de tutorat à l’institut Charles V au lieu d’accueillir les étudiants à mon domicile comme la plupart des tuteurs (l’une des raisons qui m’avaient fait hésiter à accepter l’offre de Marie-Françoise). Avant toute chose, il faut donc trouver une demi-journée dans la semaine (trois heures de tutorat, plus le transport) qui convienne à chacune. Heureusement nous tombons vite d’accord : ce sera le vendredi après-midi. Par chance la salle C25, où ont lieu depuis

des années les enseignements du master, est libre à ce moment-là. Outre le fait qu'elle dispose de tous les ouvrages de référence nécessaires (et d'une collection presque complète de *TransLittérature* !) j'y ai tant de souvenirs que je m'y sens un peu chez moi.

Comme souvent, la première séance est bien remplie. Après avoir évoqué les chemins qui nous ont conduites vers la traduction, nous discutons de ce qui fait la spécificité du tutorat. Sept séances de trois heures (en général) permettent aux étudiants d'approcher de plus près la réalité du métier de traducteur, en particulier la nécessité de prendre du recul par rapport à sa traduction, de remettre plusieurs fois l'ouvrage sur le métier. On a raison de comparer le tutorat à un compagnonnage au sens artisanal du terme : au fil des relectures (les feuillets traduits font souvent plusieurs fois la navette entre les étudiants et moi), un réel travail s'effectue, par ajustements successifs, jusqu'à ce que le texte final, la « traduction longue », tienne la route.

Nous parlons ensuite des échéances à venir : le texte original doit être choisi pour le 12 décembre au plus tard, et si possible avant, puisque l'essai de traduction (les vingt premiers feuillets de la traduction longue) devra être remis pendant la semaine du 26 janvier. Béatrice et Noémie ont déjà deux livres en vue chacune, mais visiblement leur cœur balance. Il leur reste aussi à s'assurer que ces ouvrages ne sont pas en cours de traduction, que les droits n'ont pas été achetés. Nous ne serons pas trop de deux à les guider dans leur choix : à Paris VII, en effet, les tuteurs travaillent en binôme comme les étudiants. Chacun d'eux partage sa tâche avec un enseignant du master, et je n'ai qu'à me louer de cette collaboration. Après avoir reçu l'aide précieuse de Marie-Françoise Cachin avant son départ en retraite, je fais équipe avec Robert Davreu. Est-ce le fait qu'il soit traducteur autant qu'enseignant ? Nous sommes souvent « sur la même longueur d'onde », et je n'imagine pas donner le feu vert aux étudiants sans qu'il ait pu lui aussi se prononcer sur les textes en question. Au soir de cette première séance, en tout cas, je reprends le train pour Orléans avec de la lecture.

— 14 novembre

– Deuxième séance. Pour Noémie, à l'évidence, le métier « rentre » : elle arrive avec le poignet bandé de blanc. Parallèlement à sa préparation du master, elle traduit un roman d'*heroic fantasy*, et les longues heures devant l'ordinateur lui ont valu ce poignet endolori. D'où une conversation sur les risques physiques (si, si !) du métier de traducteur : comment trouver un siège qui épargne le dos, avoir les yeux et les poignets à la bonne hauteur, faute de quoi les uns ou les autres ne tardent pas à nous rappeler à l'ordre.

Contrairement à Noémie, Béatrice a fait son choix pour la traduction longue : après nous avoir soumis les deux textes entre lesquels elle hésitait, elle a opté pour *Olive Kitteridge*, un recueil de nouvelles

d'Elizabeth Strout. Je l'ai lu de mon côté et nous essayons de cerner la spécificité de cette écriture qui crée une remarquable empathie avec les personnages sans jamais tomber dans le pathos. Comment traduire les styles ? Ce n'est pas un hasard si cette question rejoint l'intitulé d'un enseignement du master créé par Jean-Pierre Richard, apport jugé par les étudiants, année après année, irremplaçable. Béatrice me fera parvenir dès que possible les premiers feuillets de sa traduction pour que nous en discutons en détail la prochaine fois.

Lors de la première séance, nous avons également analysé un court extrait de *Child 44* – roman de Tom Rob Smith dont je venais de terminer la traduction pour les éditions Belfond. Je l'avais soumis à Béatrice et à Noémie pour qu'elles se penchent sur cette bataille de boules de neige fratricide et réfléchissent aux enjeux de sa traduction. Je m'étais réjoui qu'à elles deux elles aient identifié la quasi-totalité des problèmes posés : nécessité de trouver des équivalences pour rendre les gestes et déplacements, de garder la rapidité propre aux thrillers et aux scènes d'action, mais aussi de trouver le ton juste, la scène étant vue alternativement à travers les yeux de deux enfants. Entre-temps, elles m'ont envoyé leur traduction de la scène en question, et nous confrontons ensemble les objectifs initiaux et le résultat final.

J'aime bien partager avec les étudiants quelques textes sur la traduction qui ont compté pour moi. J'avais donné à Béatrice et à Noémie, comme souvent lors des premières séances, un extrait de *Traduire, écrire*, l'anthologie de textes de Laure Bataillon (publiée avec le concours d'ATLAS, de l'ATLF et de la MEET de Saint-Nazaire). La liste, établie par Laure, des opérations successives que représente une traduction suscite toujours des échanges fructueux. Et comment ne pas conclure par ce rappel de notre mission : traduire avant tout « en pensant à l'œuvre littéraire à amener, vivante si possible, dans le pays d'une autre langue » ?

12 décembre

– Objectif atteint : Noémie a elle aussi choisi dans les temps le texte de sa traduction longue. *Lord John and the Private Matter*, de Diana Gabaldon, est un roman d'espionnage qui se déroule à Londres au XVIII<sup>e</sup> siècle. Références historiques, écriture alerte : Noémie pourra mettre à profit l'expérience acquise en traduisant de l'*heroic fantasy*. À son tour, elle m'enverra le début de son essai de traduction, auquel la prochaine séance sera en partie consacrée.

Béatrice, toujours ponctuelle, m'a adressé quelques jours plus tôt les premiers feuillets de sa traduction d'*Olive Kitteridge*. Autant le style de Diana Gabaldon est imagé, presque picaresque, autant l'efficacité de celui d'Elizabeth Strout tient à sa retenue, à son dépouillement. Deux défis à relever, aussi difficiles l'un que l'autre pour des traductrices débutantes. Nous passons en revue ces premiers feuillets, nous attachant sur le début : faut-il essayer de conserver sans la couper la très

longue phrase du premier paragraphe ? L'effet paraît voulu, il contribue à la respiration particulière de l'œuvre, la réponse est donc oui. Nous comparons différentes stratégies. À Béatrice de choisir celle qui lui semble le mieux convenir (en se rappelant l'exercice sur la longue phrase proposé à l'atelier d'écriture de Michel Volkovitch). Nous verrons à la séance de janvier si le pari était tenable.

Le passage de *Child 44* sur lequel se sont essayées les deux étudiantes a pris tournure. Je leur propose ma propre traduction, bien entendu soumise à discussion. C'est aussi cela le tutorat : l'occasion pour le tuteur de se remettre en question, de réfléchir à sa pratique.

Avant de nous séparer, un deuxième conseil de lecture : l'article de Rose-Marie Vassallo sur le « fil du texte », « fil à retordre, réfractaire à toute mise à nu » (*Palimpsestes*, Hors-Série, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006). Rose-Marie y rappelle, en filant brillamment la métaphore sur plusieurs pages, que l'unique chance de percevoir ce fil, de le restituer dans sa continuité, « ce sont les lectures et relectures réitérées, de bout en bout, des deux textes frères ».

— 23 janvier 2009

– Dernière séance avant l'envoi des essais de traduction au binôme enseignant/tutrice. Comment guider le travail de ces apprenties traductrices sans trop en faire ni leur imposer ses propres choix, de façon à ce qu'il s'agisse bien de leurs traductions ? Exercice délicat, emblématique de la difficulté du rôle de tuteur.

Nous parcourons à nouveau le début d'*Olive Kitteridge* : Béatrice a rétabli la longue première phrase du premier paragraphe, qui a presque trouvé son rythme en français. Nous essayons d'améliorer la restitution de certaines images, nous nous attardons sur les dialogues : comme souvent, il suffit d'évoquer à voix haute certaines répliques, de les mettre en bouche pour obtenir une oralité plus satisfaisante.

Nous nous penchons ensuite avec Noémie sur les aventures de Lord John. Plusieurs descriptions physiques assez pittoresques nous occupent quelque temps, notamment une vilaine plaie purulente et une cicatrice monstrueuse causée par un tomahawk... Nous traquons les calques, et nous nous interrogeons : comment traduire sans anachronisme *whiggery-pokery*, référence aux magouilles politiques de l'époque ? Je me félicite au passage de la capacité de ces deux étudiantes à s'écouter et à se relire mutuellement : comme avec certains binômes des années précédentes, le travail en est d'autant plus fructueux.

— 18 février

– Robert Davreu et moi avons reçu et lu les deux essais de traduction, et la cinquième séance de tutorat est consacrée à leur retour en présence des deux étudiantes. Comme toujours, nous insistons sur l'importance d'une lecture attentive de l'original pour en repérer les singularités qu'il faut préserver à tout prix, et sur les ressources de la langue

française qui permettent de se rapprocher des intentions stylistiques de l'auteur, souvent bien plus qu'on ne le croyait possible. Béatrice et Noémie ont de la chance : Robert Davreu fait preuve depuis cinq ans d'un dévouement sans faille en participant à cette remise des essais de traduction. La générosité avec laquelle il partage son expérience de traducteur lui vaut la reconnaissance des binômes qui en bénéficient.

— 24 mars

– Chaque année, le « bilan à mi-parcours » réunit enseignants et tuteurs après le retour des essais de traduction, pour discuter du travail des étudiants. Ce bilan permet aux tuteurs de mieux situer leur binôme au sein de la promotion. Cette année, difficile de se retrouver au complet en mouvement des enseignants-chercheurs, mais nous réussirons tout de même à échanger quelques impressions.

— 27 mars

– Noémie arrive avec une bonne nouvelle : elle vient d'apprendre qu'elle ferait son stage chez Gallimard Jeunesse, ce qui la comble. Malgré tout, cette avant-dernière séance prend dans un premier temps des allures de « debriefing » (mot intraduisible ?). Même si je préviens toujours les étudiants qu'il est parfois éprouvant de voir son travail scruté d'aussi près, et malgré les efforts de notre binôme enseignant/tutrice pour faire des remarques constructives, le retour des essais de traduction laisse quelques traces douloureuses pour l'amour-propre. Là encore, remettre l'ouvrage sur le métier et discuter des ajustements possibles est la meilleure façon de prouver l'utilité de ce regard extérieur sur le travail de l'apprenti traducteur.

— 29 avril

– Les étudiants du master organisent le traditionnel pot de fin d'année à Charles V, qui est également l'occasion de rendre à Jean-Pierre Richard, parti en retraite à la fin du premier semestre, un hommage aussi émouvant que mérité.

— 30 avril

– Je vais attendre en gare d'Orléans les deux étudiantes que j'ai quittées la veille au soir à l'institut. Quelques jours plus tôt, Béatrice m'avait annoncé sa joie de pouvoir faire son stage chez Rivages Noir. Notre dernière séance est à la fois détendue (découverte rapide d'une « ville de Loire » et de l'environnement de travail de la tutrice) et studieuse. Béatrice et Noémie ont traduit quelques paragraphes d'une nouvelle de Nam Lé, jeune auteur d'origine vietnamienne dont le premier recueil doit paraître à la rentrée prochaine chez Albin Michel. Si l'extrait de *Child 44* était plus directement utile à Noémie, celui-ci le

sera davantage pour Béatrice, mais elles ont visiblement apprécié le texte et pris leur travail à cœur toutes les deux, ce qui donne du sens à nos échanges. Occupées à confronter nos traductions et à discuter du choix de tel ou tel mot (peut-on traduire *braided* par « torsadée » pour qualifier, là où elle coule encore, l'eau d'une rivière en partie prise par le gel ?), nous ne voyons pas le temps passer, et le binôme reprend in extremis le chemin de la gare.

Ce journal de tutorat s'arrête là, mais l'année n'est pas finie pour autant. Pendant l'été, les étudiants doivent à la fois effectuer leur stage dans une maison d'édition et terminer leur traduction longue. Béatrice et Noémie pourront me contacter, comme nous le faisons tous entre traducteurs, si elles se heurtent à quelques problèmes ponctuels de traduction. Début septembre, elles reviendront à l'institut pour leur soutenance, dont la note pèsera lourd à la réunion pendant laquelle l'équipe du master, enseignants et tuteurs, attribuera ou non diplômes et mentions. Alors, seulement, se refermera cette année de formation si riche et intense.